

Du côté de Taveyannaz - par David Lugrin, mémorialiste -

Découverte

On était parti de Gryon pour traverser longtemps le haut du village qui n'est qu'une immense cité touristique éparpillée sur tout l'espace d'autrefois qu'elle a mangé presque totalement. Les paysans sont morts qui n'auront pas vu le massacre dans ses grandes largeurs. On n'arrivait pas à quitter une agglomération qui avait poussé loin ses tentacules vers les hauts. La pente bientôt était devenue très raide, que l'on avait affrontée déjà sur une route goudronnée, puis que l'on avait prise d'assaut par un très mauvais chemin sans charme grim pant droit contre la montagne. Il passait sous de grands sapins tristes dont les racines rampantes constituaient presque un obstacle. Nous avions pensé marcher tôt sous des futaies de feuillus qui nous auraient donné une ombre douce et bienheureuse, tandis que ce n'était que cette ascension par un chemin défoncé qui devenait par gros orage, on le suppose, un vrai fond de rivière par lequel s'écoule toutes les eaux de la région !

Nous avons enfin gagné un grand plateau où nous retrouvâmes une route goudronnée. Celle-ci puis d'autres, sans fin, nous sembla-t-il, nous conduisirent sur les Chaux, vastes pâturages à moitié massacrés par un tourisme peu respectueux de l'environnement qui réclame des installations de plus en plus nombreuses, avec la ferraille qui va avec, et qui vous exige des rebouillées tous azimuts sans attention aucune pour un sol dont l'intérêt ne réside plus qu'en fonction de ce que l'on pourra en tirer encore en terme de nouveaux téléskis ou de restaurants de montagne propre à accueillir les foules. Tout cela est quelque part désespérant. Tandis que l'on regarde au sol si les fleurs formidables de ces lieux n'ont pas toutes été sacrifiées dans ce culte insensé du développement, alors que la question qui nous vient à l'esprit est de savoir si bientôt il restera encore un brin d'herbe dans cette région littéralement dévastée par des engins mécaniques de tous genres et dont la menace est permanente. Ici ou ailleurs.

Nous nous étions trompés de route, et aurions pu faire plus court pour rester à flanc de coteau et gagner le but choisi par de vrais chemins de montagne que nous ne retrouverions qu'au retour.

Des promeneurs nous renseignèrent enfin. Nous laissions derrière nous avec soulagement cette dévastation en laquelle nous avons connu l'immense déception de ce que les Alpes ou les Préalpes ne soient plus qu'un immense terrain de jeu pour l'homme en mal de délasserment. Mais l'hiver n'a-t-il pas cette grâce de tout cacher, et n'aurions pas nous aussi pu profiter de ce cirque blanc en d'autres époques sans nous poser aucune question ?

Un chemin aisé nous menait maintenant vers Taveyannaz. Chose curieuse, loin de monter, il descendait, nous perdions de l'altitude. Il n'était d'aucune difficulté, si bien qu'en à peine une demi heure nous arrivions dans le vaste amphithéâtre tant attendu. Une colline à grimper pour le découvrir mieux encore

et plus vite, et c'était là Taveyannaz, en face de nous, sur les flancs, ou plutôt à la base même de cette grande montagne que l'on appelle sauf erreur Le Culand. De nombreux chalets étaient là, en quelques alignements bienheureux.

L'instant, au sommet de notre colline pleine de fleurs de la plus grande beauté, fut saisissant. Nous étions subjugués, heureux enfin. Puis nous descendîmes dans le pâturage, attentifs à ne pas endommager ces fleurs magnifiques dont, mis à part la grande gentiane acaule et quelques pensées sauvages ou grandes violettes d'un bleu violet moins éclatant, nous ne savions malheureusement pas les noms. Elles constituaient toutes par place de véritables tapis. La main de l'homme ici avait été moins lourde et avait laissé le pâturage en l'état. Jusqu'à quand, pensions-nous, tant l'inquiétude désormais nous tenaillait de ce que sa voracité puisse aller plus loin encore et n'épargne à la longue aucun m² de ce terrain pour aller au final mettre des chemins et des maisons jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes.

Mais le charme ineffable du petit hameau eut tôt fait de nous changer les idées et de nous offrir un spectacle magnifique, tel que nous avons pu l'imaginer, alors que chantait en nous depuis presque toujours ce doux nom de Taveyannaz. Le hameau se rapprochait. Il y avait du monde, étant un dimanche, avec les voitures pour la plupart parkées sur le parc d'entrée. Nous traversâmes une petite rivière et montâmes contre les maisons.

C'était enfin Taveyannaz. Dans le bas il y a la ferme collective, de construction récente mais qui ne détonne pas trop. Il y a au-dessus le village que l'on commence à découvrir en suivant les petites rues. Plus haut nous dînons. Nous sommes donc à Taveyannaz, ce nom tellement connu, tellement chanté, ce toponyme mythique. Ose-t-on le croire ? Nous sommes assis sur un tronc le long d'une façade, un peu à l'ombre. On est bien. On déballe, on ne laissera pas tomber une miette par terre, et même, car telle est notre théorie, nous laisserons l'endroit plus propre qu'il n'était à notre arrivée en enlevant deux ou trois déchets de peu d'importance mais qui n'ont pas leur place ici. Nous discutons. Nous nous pénétrons de cette ambiance particulière tout en tentant de retrouver une vie d'antan qui nous échappe quelque peu. Il faudrait ici des albums de photos, la trace imagée de ces anciens, et non dans des activités banales de loisirs, mais dans le travail du jour avec le bétail, la fabrication du fromage, la reconstruction ou la restauration de chalets. L'homme qui transpire sur un toit, qui va chercher du bétail dans les pâturages proches ou lointain, un chien l'aidant, le montagnard qui vit en somme de sa vie ordinaire et qui tente, avec ce que l'on peut considérer comme un simple apport et quelque soit le temps que celui-ci réclame, de nouer les deux bouts. Le travailleur authentique enfin qui a retrouvé un havre de paix, et s'il est accompagné de sa famille, goûte à la vie commune, et même, un soir de paix, où l'orage s'est tu, laissant une humidité bienfaisante sur les pâtures qui la réclamaient depuis longtemps, aime et puis dort en paix.



On ne savait malheureusement rien de ces passés. On ne pouvait vivre que son présent, empêché par les contingences ordinaires d'effectuer une rétrospective historique qui seule pourtant nous intéressait vraiment. Retrouver ces vieux visages qui sont ceux de paysans ayant travaillé leur vie durant, les mains noueuses, et en plus des tâches ordinaires, ayant été cultiver la vigne entre saison dans les bas. L'homme monte et descend toujours sur ces espaces trop pentus ou un seul niveau ne suffira jamais. Et n'est-ce pas pour cela, d'ailleurs, qu'il a un jour vendu une terre qu'il ne considérait pas comme d'un apport suffisant, et qu'il a préféré la facilité à cet éternel enracinement lequel il ne pensait pourtant jamais trahir ?

On mange. On boit. On se repose. Etes-vous heureux d'être ici, vous qui nous accompagnez ? Ils le sont tous. On erre ensuite par le village. On photographie. On voudrait établir une fiche pour chacune des maisons. Il y faudrait trop de

temps. Car on a lu quelque part qu'elles sont 36, réparties sur cinq niveaux, avec des ruelles verticales qui forment un ensemble fascinant mais qu'une seule promenade ne permet pas de comprendre dans la totalité de sa structure.

Voici déjà l'heure de rentrer. Il y a un rien de déception quand même dans nos pensées, celle de n'avoir pénétré dans aucune de ces maisons, de n'avoir pas pu ou pas su nous imprégner de l'ambiance vraie des lieux, quand vous y êtes et que les visiteurs d'un jour s'en sont partis, quand l'orage descend des montagnes et semble menacer le village. Quand vous entendez le bruit des sonnailles, l'appel des bergers. Quand tout cela vit encore, et d'une vie authentique, sans paillettes, et ne constitue pas rien qu'un arrière-plan folklorique, avec une agglomération qui ne serait qu'une sorte de musée de plein air, beau assurément mais comme vidé de sa vraie substance.

Sera-ce pour une prochaine fois. Ou jamais ? Qui le saura. Qui pourrait nous dire aujourd'hui quand nous reviendrons en ces lieux ? Car d'autres, entre-temps nous appellerons. Nous n'y avons pas laissé notre cœur, mais simplement beaucoup d'interrogations auxquelles un jour il s'agira de répondre.

Nous sommes redescendus par le chemin ordinaire courant à flanc de coteau. De la neige est encore en lisière de la forêt avant que d'y pénétrer. Se découvrent bientôt des chemins de bois fait pour permettre aux vélos de ne pas s'enliser dans les zones marécageuses nombreuses. Une forêt dense, de résineux surtout, pas toujours exploitée ainsi qu'il l'aurait fallu à cause de la difficulté des lieux. Comment débarder sur ces pentes, et où amener les troncs ? Une forêt par endroit ainsi vieillie, trop épaisse, d'une valeur discutable. Il ne s'agit pas d'une critique, d'une simple constatation. Tandis que les plans d'eau se révèlent toujours nombreux, pleins de populages ayant fait de ces lieux leur terre privilégiée.

Nous retrouvons le vaste plan que nous avons laissé derrière nous à la montée, et d'autres interrogations nous assaillent sur la valeur agricole de ses terrains, et ce qui nous frappe et nous plaît le plus, ce sont indéniablement ces zones mouillantes où se développe une végétation toujours intéressante vous offrant cette douce nostalgie des lieux humides, et la beauté ineffable de telles surfaces préservées.

Au village, des fermes anciennes, presque toutes en bois, révèlent leur architecture magnifique d'autrefois, où l'on prenait le temps de travailler les poutres visibles, d'y graver des noms ou des paroles bibliques, ou encore de les peindre, offrant au visiteur des scènes champêtres romantiques et belles que l'on considère avec plaisir.

Et pour finir visite de l'église, et vision de l'énorme bassin dont le transport de la plaine à ce village de montagne en l'occasion prétentieux, avait coûté tant de peine à une population, épisode pourtant heureux de cette collectivité que l'on retrouve dans toutes les annales.

La vigne est plus bas, qui prouve une fois de plus la peine des hommes, et surtout leur incroyable ténacité, leur refus magistral de se laisser aller, leur

victoire en ce sens qu'une vie plus facile aurait peut-être pu leur être offerte, mais moins riche et de peu d'intérêt. Ils ne se sont donc pas contentés du moindre effort, au contraire, ils ont presque toujours voulu la peine maximale qui leur offrait en contrepartie cette chose inestimable, un travail honnête et la dignité.